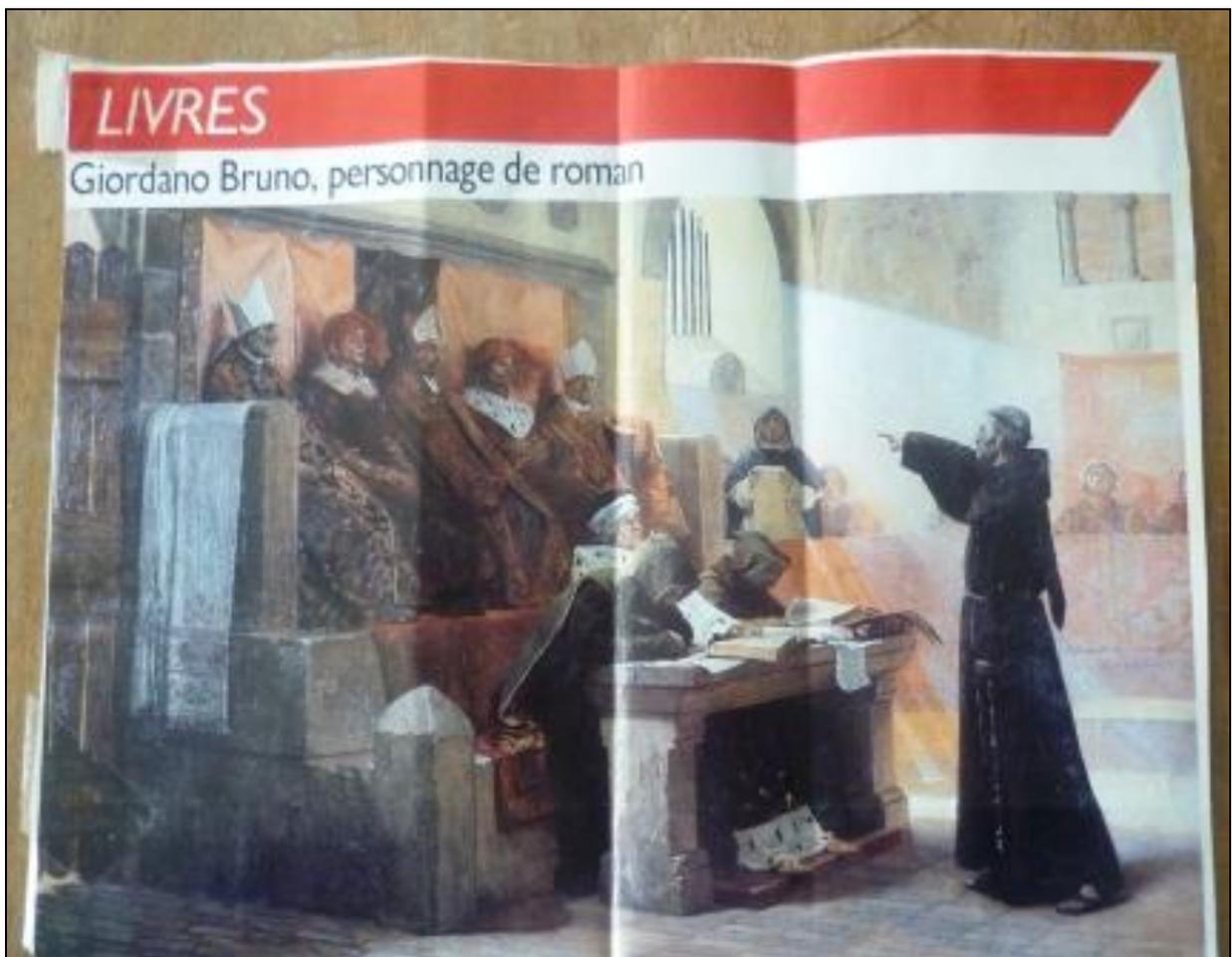


Giordano Bruno

Une coïncidence a fait que voici quatre jours j'ai croisé un texte où Benedetto unissait Giordano Bruno et Jean Jaurès et hier dans un discours à Toulouse, J-L Mélenchon a uni Giordano Bruno et Jaurès, les deux étant passés par la ville rose.

Je suis revenu prendre dans ma bibliothèque un livre de Bruno acquis en 1990, moment où l'Italien a été vis en vedette, anniversaire oblige. J'ai alors décidé de reprendre deux évocations du grand brûlé. Pascal Quignard se souvient-il de son texte passionné ? Et Nona Ozouf ?

Quignard rend hommage à Yves Hersant, traducteur du « Banquet des cendres » publié à ce moment là aux Editions de l'Eclat. Yves Hersant rappelle que Bruno « souvent cité et trop peu lu » a une dimension contradictoire : « un précurseur et un passéiste ». En le brûlant le pape a suscité, deux siècles après, la célébrité de personnage mais une célébrité rendant plus difficile sa lecture. Donc il reste à lire (ou relire) le Banquet des Cendres. J-P Damaggio



LE NOUVEL OBSERVATEUR 20-26 SEPTEMBRE 1990

**Giordano furioso
PAR PASCAL QUIGNARD**

Pour son premier roman, « l'Homme incendié », Serge Filippini a eu toutes les audaces en choisissant pour héros le philosophe italien de la Renaissance. Sur ce sujet tout feu tout flamme, voici le livre qui crépite

On appelle fureur cet instant où les hommes deviennent des loups avides de sang, hurlant de faim et de carnage. C'était l'animal totem de la Rome primitive, qui faisait un devoir à ses fils de cette métamorphose dans la bête touffue et sombre dont les premiers héros avaient tété le pis. « L'Homme incendié » est un livre furieux. Il possède cette joie furieuse qui dérobe impatiemment à son propre regard ce qui la pousse en avant parce qu'elle préfère bondir. Ce livre commence magnifiquement : « J'inscris cette date avec une plume exécrationnelle. » Ce livre invente un Giordano Bruno élisabéthain, homosexuel, assassin, curieux comme un dément et du monde du corps des hommes.

Une pensée occupe tout l'esprit comme une bête vivante. La curiosité presque scopique qui anime certains scientifiques est une activité passionnée qui peut être aussi cruelle qu'elle est irrésistible. Les descriptions que fait Serge Filippini de la ferveur intellectuelle de Bruno sont saisissantes. La recherche d'une langue vraie pour dire l'univers est vigoureusement mise en scène dans le monastère de San Domenico Maggiore — où le héros quitte le prénom de Filippo pour celui de Giordano et enfile la robe brune que recélait peut-être son patronyme. Tous les passages qui évoquent l'unique passion homosexuelle qui domina sa vie — pour l'amant du cardinal Vita, le jeune Cecil Sidney — sont aussi imaginaires que le jeune Cecil Sidney lui-même. Ces pages sont extraordinaires de sensualité et d'absolu. Ce sont les plus belles du livre. La scène où la main droite d'un ami onaniste est écrasée à coups de pierre a une force effrayante : les compagnons de cellule écrasent lentement et arrachent un à un l'index, le médus et le majeur de frère Saturnin afin que le jeune homme ne puisse plus jouir de lui-même aussi agréablement qu'il faisait dans l'ombre de la nuit.

Pourquoi Serge Filippini a-t-il eu peur du chef-d'œuvre qu'il était sur le point de composer ? Et pourquoi avoir choisi Bruno et ne pas avoir écrit un véritable roman de passion à l'état pur ? On ressent une gêne devant le faux Bruno qui est mis en images ici — et que cherchent vainement à consolider de longues et faibles discussions philosophiques. On se demande dans le même temps quelle impression peut faire sur un lecteur qui ignore tout de la vie et de l'œuvre de Bruno une transformation aussi délibérée. N'est-ce

pas abuser en quelque manière la confiance que le lecteur éprouve pour ainsi dire spontanément en lisant une vie, quand bien même elle est présentée sous forme de roman ?

Serge Filippini invente que Jean Hennequin aurait été le mystérieux secrétaire du « Voyage en Italie ». Que Bruno et Montaigne aient partagé le même amant est pure fantaisie. Le Pontus de Tyard et le Giuseppe Arcimboldi de Filippini sont invraisemblables. Les phrases les plus belles de Bruno ne sont même pas citées : « Non c'è Dio senza mondo » (il n'y a pas de Dieu sans monde). Il ne cite pas la phrase superbe : « La lumière est l'ombre de Dieu ». La rencontre avec Montaigne est fautive. La seule vraie rencontre — et qui alla jusqu'à une amitié indéfectible, même après la mort — eut lieu avec le traducteur anglais de Montaigne, Florio (dans la traduction de qui Shakespeare lut Montaigne). Tout ce qui concerne Butcher Row est vrai. Tout ce qui concerne Maurice Scève est faux.

Filippo Bruno naquit à Nola, en 1548, sur le mont Cicala, à une lieue du bourg, sur le chemin de San Paolo Belsito. Cela est vrai. Mais sa mère n'était nullement la femme épouvantable à laquelle, selon Filippini, l'enfant vouait une haine malédictrice. Le dégoût viscéral devant le corps de la femme est faux. Bruno aima les femmes, dont Giulia. La copie du procès vénitien de 1592 l'accuse même d'avoir trop aimé les femmes. Il ne détesta pas son enfance et, particulièrement, avait le souvenir qu'il appréciait les spectacles de marionnettes dans la rue. Il aimait les oublies et les pâtés de daurade.

Un cratère sur la face cachée de la Lune porte son nom. James Joyce a écrit qu'il était le « père de la philosophie moderne ». Sans Bruno il n'y aurait pas eu Spinoza. Il n'y aurait eu ni Cyrano de Bergerac, ni Bernard de Fontenelle, ni Denis Diderot. Cassirer développa la thèse selon laquelle il aurait été le premier moi devenu univers. Le monde n'avait plus de centre. Dieu n'avait plus de lieu. Pour ce qui concerne les prodigieuses innovations que Bruno apporta à l'art de la mémoire, il faut à tout prix oublier ce qu'a écrit Filippini et relire Frances Yates. Jean-Noël Vuarnet a adapté pour le théâtre le « Candelaiò ». Yves Hersant a traduit de façon remarquable « le Banquet de cendres ». Jean Rocchi, en septembre dernier, a fait paraître aux éditions François Bourin « l'Errance et l'hérésie ». Ce livre s'ouvrait sur la même scène que le roman de Serge Filippini et surabonde de citations traduites de l'italien ou du latin.

Au contraire de ce qu'affirme Filippini, Bruno admira la doctrine de Thomas, ne haïssait nullement le système sophistiqué et tragique qu'avait conçu Aristote. Le Platon de Filippini est scolaire — et omet que Platon lui aussi était homosexuel, un obsessionnel, un obsédé de beaux vêtements, de propreté, d'essences distinctes et de poètes jetés dans la mer. Ce fut à Londres que vint sous la plume de Giordano Bruno le mot « fureur » pour définir ce besoin fanatique qui le poussait à questionner sans trêve. Les « Fureurs héroïques » parurent en 1585 à Londres.

Bruno reprit le mot *furor* non seulement à la Rome primitive mais aussi au succès qu'était en train de connaître le roman de l'Arioste. Roland est fou d'amour, il est dans cet élan, dans ce *conatus* que rien ne peut contraindre. Giordano Bruno répond ce faisant à «Astrophel et Stella» que venait de composer sir Philip Sidney. Ce point est vrai et c'est dans cette réponse que Serge Filippini a visiblement puisé l'idée violente et si terriblement misogyne qui fait la clé de voûte de son roman. Giordano Bruno affirmait que la lumière, la vérité, la liberté ont plus de beauté et exerçaient plus d'attrait que toutes les femmes que le monde contient. Filippini extrait de cette page l'idée de l'amour homosexuel comme héroïque par excellence : ardent, inapaisé, rare, continent, affolant la vie. Mais Bruno ne vit pas dans un temps où le sida fait rage. Il est vrai que les pages que Bruno consacre au corps et au désir des femmes dans les «Fureurs héroïques» sont pires que celles qu'a rédigées Arthur Schopenhauer un jour où il avait une chope de bière en trop. Et il avait toujours une chope de bière en trop. Bruno use aussitôt de l'image baroque du papillon qui souffre toujours moins de la brûlure, qu'il ne s'éblouit de la mèche blanche qui l'attire.

Un jeune comédien, fils d'un gantier de Stratford, joue dans la troupe du lord-chambellan Leicester. Ce thème le laisse interdit. Bien sûr, Giordano Bruno n'a pas passé avec William Shakespeare la nuit enchantée que Serge Filippini relate. Les dates et les sources ne laissent de probabilité qu'à un rêve.

A la Noël 1587, il est vrai que la Tamise était gelée. Il est vrai que la troupe du lord-chambellan donna devant la reine (en robe de soie blanche mais avec des pantoufles de cuir en raison de la neige), seule assise sous un petit dais sur la scène, entourée de lady Walsingham et de lady Burghley demeurées debout, «Love's Labours Lost». Dans cette pièce, le jeune William Shakespeare, âgé de 23 ans, s'en prenait aux «Fureurs». Il montrait un lettré (le manuscrit porte Berowne, i. e. Bruno, même si les traductions françaises portent Biron) qui tente de proscrire toute convoitise pour étudier. Il se promet de ne plus regarder les seins ni les yeux d'une femme. Un jour, le destin fait qu'il ne peut s'empêcher de lever une paupière... Mais Bruno a quitté Londres depuis plus de deux ans. Il est à Paris, puis à Marbourg, puis à Wittenberg, puis à Venise. Puis dans une prison de Venise. Enfin dans une prison de Rome, sur les bords du Tibre, Tor di Nona.

A la fin novembre 1599, le pape Clément VIII se demanda si on ne pouvait pas faire un petit bûcher pour le jubilé du siècle nouveau. Bellarmin, consultant du Saint-Office et recteur de la Sacrée Pénitencerie, réfléchit et lui concocta une petite fête assez chaleureuse pour le 17 février. Le 21 décembre 1599, au bout de cinq jours de torture, Filippo Bruno déclara :

- 1) qu'il n'avait pas le désir de se repentir,
- 2) qu'il n'avait pas lieu de se repentir,
- 3) qu'il n'y avait pas matière sur laquelle se repentir,

4) qu'il ignorait sur quoi il devait se repentir.

Bellarmin décida de brûler :

- 1) les livres,
- 2) leur auteur,
- 3) des branches de chêne-liège.

Le 17 février 1600 commença par un grand défilé. La foule se pressait et se réchauffait en criant et en frappant des mains l'une sur l'autre. Tandis que les porteurs de flambeaux entouraient le damné dans sa robe de feu, les enfants en surplis chantaient les litanies avec des voix délicieuses. A l'arrivée au Campo dei Fiori, la foule s'ouvrit devant les torchères, jusqu'au bûcher dressé près de la fontaine où jadis les gladiateurs se dévêtaient et se lavaient après le combat qui avait lieu dans l'arène voisine. Le prince de Wurtemberg, de passage à Rome, se déplaça pour assister à la cérémonie et le pape accepta qu'il fût reçu avec Gaspard Scoppius, dans l'allée des Invités de la Papauté. Il ne plut pas. Ce fut très beau.

PASCAL QUIGNARD

« L'Homme incendié », par Serge Filippini, roman, Phébus, 382 pages, 138 F.



Le Nouvel observateur Celui qui n'abjura point par Mona Ozouf

Que sait-on de Giordano Bruno quand on ne sait rien de lui ? Qu'il est mort comme hérétique sur le bûcher de l'Inquisition en refusant, à la différence d'un Galilée, d'abjurer ce qu'il tenait pour vérité, et notamment la pluralité des mondes. Quand on cherche bien, on se souvient de l'éloge exalté de Diderot dans l'Encyclopédie. Peut-être encore du coup de chapeau que donna Goethe à cet « homme paradoxal ». Bien peu de chose, pour un martyr de la liberté. C'est dire qu'on ouvre avec appétit la biographie de Bertrand Levergeois, qui commence sur une idée forte : son Giordano Bruno est un être pour qui le monde n'a pas de centre, hormis celui, toujours soumis à variation, que l'observateur transporte avec lui ; un homme qui a mis au point une théorie et une pratique du décentrement, qu'illustrent à la fois sa vie errante entre Italie, France, Angleterre, Allemagne, et sa pensée : philosophe, poète, auteur de comédies, mage, mnémotechnicien, mathématicien, l'insaisissable Bruno se définit lui-même comme « un esprit inquiet, renversant l'édifice des bonnes disciplines pour fonder des échafaudages de perversité ». On comprend qu'il soit partout en butte « au grand et solennel débat de la sottise ignorance » : soupçonné d'hérésie dès son noviciat de dominicain, excommunié par les calvinistes à Genève, à nouveau excommunié en Allemagne par les luthériens cette fois, jusqu'à la sentence finale qui, forte de quatorze chefs d'accusation, le voue aux flammes.

Qui était au total cet homme intraitable ? On n'est pas très sûr de mieux le savoir en refermant le livre. Bertrand Levergeois est si scrupuleusement attentif à ne faire état que de témoignages avérés, si soucieux aussi de se tenir au plus près de l'œuvre, qu'il se refuse au portrait. Le lecteur, parfois, souhaiterait le voir imiter la désinvolture de son héros, et risquer les quatre pas de côté du décentrement.

Mona Ozouf

«Giordano Bruno», par Bertrand Levergeois, Fayard, 570 pages, 170 F.
Giordano Bruno, gravure d'après la statue de Ferrari à Rome

GIORDANO BRUNO BRUCIA ANCORA

Nuove biografie del filosofo

GIORDANO Bruno fu costretto ad ascoltare in ginocchio la condanna al rogo. Ma quando Flaminio Adriano, notaio della Sacra Inquisizione Universale, ebbe terminato la lettura, il

quello di Giovanni Gentile: «Il piedistallo ha interessato l'autore più della statua; ed è riuscita una costruzione massiccia, lavorata pietra su pietra con arte paziente e perseverante e con un entusiasmo, una abnegazione inesaustibili. Base

remingando per l'Europa; ma gli stenti e le miserie che comporta la vita dell'esule non lo piegano: «Non cedere ai mali, ma v'è loro incontro più audacemente. Mai l'affetto di una madre, il conforto di un amico o la cortezza del pane quotidiano.